DE L'ŒUVRE D'ART Á L'ÉCRITURE, UNE HISTOIRE DU COUPLE CHEZ YVES NAVARRE ET DOMINIQUE FERNANDEZ

Anca PORUMB
Universitatea Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Résumé **:** *La décision de s'arrêter sur l'image du couple dans les romans de Dominique Fernandez et Yves Navarre ne mènera pas à une analyse des relations tumultueuses et pleines d'érotisme des personnages qui eurent le courage de faire entendre leur voix après la date mémorable du 8 mai 1968 quand « dix ans de mensonges, de compromis, d'humiliations [sont] abolis en quelques semaines.»*[1]
Nous essayerons plutôt de répondre à deux questions qui ont fait le choix du titre, sans laisser du côté la poésie du couple homosexuel.

Pourquoi le couple et l'œuvre d'art ?

Comment peut-on arriver du couple à l'écriture ?

Á première vue, il n'y aurait aucune liaison entre les idées, mais les deux écrivains s'inscrivent avec succès dans la pléiade des modernes qui ont voulu démontrer que ce qui gouverne leur monde caché, ce sont le mot et, implicitement, l'écriture puissante et salvatrice.

Mots-clés *: couple, écriture, mot*

Dominique Fernandez aussi que Yves Navarre se caractérisent par l'équilibre dans la façon d'écrire sur leur condition d'écrivains et homosexuels.[2] Chez Navarre les mots « sida » et « homosexuel » ne sont prononcés presque nulle part et la mort inévitable des personnages vient aussi discrètement qu'a été leur existence, sans voir dans l'art le salut. Au contraire, « *l'art, quand il est, quand il ne compose pas, quand il n'impose pas, dit l'insatisfaction*. »[3]Tandis que les romans de Fernandez sont une véritable preuve d'érudition, un mélange d'art, de philosophie et de politique. L'écrivain s'est trop préoccupé par l'image du couple homosexuel envisagé comme œuvre d'art pour ne pas arriver à faire l'éloge de la perfection que celui-ci offre.

« Le mariage est une affaire, notre couple sera une œuvre d'art. »[4]

C'est le point de départ pour une lecture du couple Marc/Bernard chez celui qui osa contredire Freud selon qui « *l'homme ne peut se réaliser que dans le mariage*. »[5]

Le couple est bien localisé dans le temps et dans l'espace, présenté dans les moindres détails de son intimité, mais c'est un couple antagonique. Il y a quelque chose qui s'arrête à un moment donné, en créant l'impression que les deux vivent des vies différentes, séparés par l'âge, l'éducation, la mentalité.

Si Yves Navarre nous offre l'image du couple mécontent qui cherche la perfection pour faire *« une œuvre à deux »*[6], Dominique Fernandez reste fidèle à son

---

[1] Fernandez, Dominique, *La gloire du paria*, Paris, Grasset, 1987, p. 24.
[2] Navarre, Yves, *Biographie I*, Paris, Flammarion, 1981, p.313.
[3] Navarre, Yves, *Le temps voulu*, Paris, Flammarion, 1979, p. 100.
[4] Fernandez, Dominique, *op.cit.*, p. 35.
[5] Idem, p. 23.
[6] Navarre, Yves, *Le Petit galopin de nos corps*, Paris, éd. Robert Laffont, 1977, p. 18.

BDD-A5566 © 2007 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:41 UTC)

érudition et s'abandonne totalement à l'art, symbole de la liberté pour son personnage, Bernard, qui voit dans la construction d'un couple un simple projet n'ayant rien de poétique et de sensible.

Qu'est-ce qui t'attire, toi, dans ce projet ?

L'idée de bâtir à deux quelque chose.

Erreur! Car de jour au lendemain nous pourrions nous quitter. C'est cela qui t'attire, et qui serait formidable entre nous : nous aimer autant qu'il nous sera possible, mais avec la conscience que rien ne sera jamais sûr entre nous.[1]

D'ailleurs, Marc est le seul à comprendre et à prendre au sérieux le couple. Même le titre du livre est formé d'une antithèse soumise à l'interprétation. Elle porte soit sur la victoire dans une société marquée encore par l'indifférence et l'intolérance, soit sur la caractérisation des deux personnages qui incarnent l'un (Bernard) le paria appartenant à une époque où le danger était partie de son existence, l'autre (Marc) la gloire, étant la voix de la nouvelle génération qui ne veut plus se cacher et qui croit fortement à la fidélité dans le couple.

La conscience d'être différent des autres, de porter, en bien ou en mal, quelque secret qui le mît à part dans la société, cette idée ne lui était jamais passée par la tête.[2]

Le couple dans l'œuvre de Fernandez a l'illusion de la perfection, n'essayant plus de se lever dans une sphère supérieure. Pensant l'avoir atteinte, il en est content et ne désire qu'une fin aussi grandiose que sa vie. Marc et Bernard s'abandonnent à cette idée du parfait et renonce à tout trop facilement, tandis que les couples dans les romans de Navarre profitent de la poésie et de l'érotisme même au moment où il n'y en a plus.

Faisant la lecture de l'œuvre de Yves Navarre, les lignes nous semblent des vers au service de l'amour où les personnages font un hymne à la poésie du couple. La sensualité est le mot clé de ses textes[3], une sensualité que nous découvrons d'abord dans son sens propre. Les aventures vécues avec intensité par les couples ne cachent rien de l'hyper-érotisme qui choque par la façon franche de la description. Même si les romans se veulent des textes expérimentaux, ils ne perdent pas leur lyrisme assuré par la quête incessante de l'autre pour arriver à se retrouver dans une union parfaite. Après avoir découvert leur amour unique, les couples ne peuvent plus se séparer, même au moment de la mort. (« *Tu es doigt de mes doigts, regard de mes regards, pas de mon pas. […] Je te cherchais partout. J'ai fait le tour de la ville, et tu étais là en moi, tout habillé de moi.* »[4])

Le désespoir est provoqué par le fait d'avoir compris l'échec de leur projet. Le passé est sans écho, le futur est incertain, le présent nie tout. L'axe des temps reste figée. Alors, le *je* et le *tu* n'ont plus rien de charnel à partager et tout devient impersonnel et ambigu.

Chaque poème que Rolland Raillac adresse à Joseph Terrefort ne pouvait être qu'une image pour une image, une histoire de papier et d'illusion. On peut situer la poésie. Mais on ne l'écrit pas. On écrit autour d'elle. Mais on ne l'écrit pas. On la caresse, on la frôle, mais on ne l'étreint jamais. L'étreinte n'est jamais absolue. Jamais parfaite.[5]

---

[1] Fernandez, Dominique, *La gloire du paria*, Paris, Grasset, 1987, p. 33.

[2] Fernandez, Dominique, *op.cit.*, p. 31.

[3] Nous appelons „textes" les romans de Yves Navarre, tels qu'ils sont considérés par l'auteur.

[4] Navarre, Yves, *Le Petit galopin de nos corps*, Paris, éd. Robert Laffont, 1977, p. 20.

[5] Idem, p. 40.

BDD-A5566 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:41 UTC)

Lorsqu'ils remarquent l'échec dans le couple, ils s'acharnent à découvrir la relation parfaite dans l'écriture, et la sensualité est maintenant dans les mots.

Ce texte, mon salut. Ici, par les mots, je me restaure. Comme à un grand repas où je ferais semblant d'avoir en face de moi le convive de ma vie. La grande table des mots est dressée.[1]

Nous arrivons ainsi au couple **homme/ texte,** car c'est seulement dans l'acte d'écrire q'ils se trouvent ensemble. Il y a un véritable « érotisme des mots » chez le couple Joseph /Roland, qui s'écrit, se recopie comme s'il voulait vivre l'amour inachevé à travers l'écriture. Tous les couples de Yves Navarre se lancent dans un combat avec les mots, en essayant de les maîtriser pour garder la réalité non-altérée par la distance temporelle. Les mots doivent s'organiser dans des textes fidèles à la vérité des événements. (« *Dans les textes à venir, que je choisirai, je m'efforcerai de restituer ce qui fut le cœur et le corps de nos rapports, ou bien de notre œuvre, ou encore de notre combat.* »[2]) Ainsi, du couple **homme/art** chez Dominique Fernandez en naissent encore plusieurs chez Yves Navarre, respectant une gradation parfaite qui va du mot au texte pour arriver à l'œuvre, dans l'effort de ressusciter le passé. Dans les romans de Navarre le couple n'existe plus au moment de la narration. L'un des partenaires reste comme s'il avait la mission de revivre les moments de bonheur absolu expérimentés par les amoureux. Qu'il s'agisse de Roland, de Pierre ou de Xavier, la démarche est toujours la même : remplacer la personne absente par les mots dans une union désirée totale avec l'écriture.

Je ne me contente pas de recopier ou d'écrire, mais je me penche tout entier sur ces mots, sur ces lignes. Je me couche sur le papier. Il est de nouveau drap de nos jouissances.[3]

Mais l'imperfection du couple reste encore, même dans les mots, qui ont perdu leur sens parce que *« la langue est morte »*[4] et *« je ne connais de réussite amoureuse que dans le mensonge »*[5]. Les mots deviennent maintenant le pire ennemi de Roland qui veut préserver la réalité des faits. Il bannit les mots *amour* et *amitié* de son vocabulaire, car leur sens ne satisfait plus. Une fois de plus, il se heurte à l'impossibilité d'écrire la vérité. Un autre code s'impose, un code qui porte le masque au moment du dévoilement. (« *Et voilà qu'à t'écrire, mes phrases se coupent et se cassent. Un autre langage pour te parler.* »[6]) Tout s'avère impitoyable dans la tentative de recréer le couple d'autrefois et même les mots n'ont plus la force d'exprimer l'état du bonheur paradisiaque éprouvé à l'époque où il y avait deux dans l'histoire. L'écriture à laquelle les personnages de Navarre ont cru totalement se voit dans l'impasse de raconter le réel devenu synonyme avec le drame, le drame du narrateur qui ne peut pas se cacher derrière les phrases.

Les mots n'en finissent jamais de tramer leur drame. Rien ne se dénoue vraiment. L'aller et le retour, en même temps. Et tout recommence, obstinément. Demeure l'idée qu'ils se font d'une différence : je suis leur pédé, le pédé.[7]

Si les mots sont tout ce qui est resté de l'amant perdu, il est intéressant de remarquer qu'ils empruntent à celui-ci des traits humains. Imprévisibles et désireux de

---

[1] Navarre, Yves, *Le Petit galopin de nos corps*, Paris, éd. Robert Laffont, p. 67.
[2] Idem, p. 123.
[3] Idem, p. 173.
[4] Navarre, Yves, *Le temps voulu*, Paris, Flammarion,1979, p. 181.
[5] Navarre, Yves, *op. cit*., p. 202.
[6] Navarre, Yves, *Le Petit galopin de nos corps*, Paris, éd. Robert Laffont, 1977, p. 13.
[7] Navarre, Yves, *Le temps voulu*, Paris, Flammarion, 1979, p. 101.

BDD-A5566 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:41 UTC)

vengeance à l'instant où ils se sentent menacés par l'idée de devenir les porteurs d'un sens précis, « *les mots sont toujours en embuscade. Ils attaquent, surtout quand ils sont prévisibles.* »[1]

Pour quelles raisons les mots n'acceptent-ils plus le dialogue ? Pourquoi s'acharnent-ils à jouer le mauvais tour lorsqu'ils sont provoqués ? Les questions seraient restées rhétoriques si Louise, le seul personnage féminin, s'érige en destructeur de toute une théorie ayant dominé les dernières décennies de la littérature : éviter de dire et de se dire.

Terrible jeu d'écriture et de lecture, que je m'impose et que j'impose, ici, alors que tout me crie de ne m'en tenir qu'aux faits, quand ce siècle, dont j'ai presque l'âge, ne s'en est tenu qu'aux commentaires de plus en plus subtils du vide et à l'effroi de tout ce qui pourrait dire les retrouvailles, les détails et les émois. [2]

Avec Dominique Fernandez et surtout Yves Navarre, le moment est venu d'admettre que les mots, qui mènent obligatoirement au texte, sont des partenaires égaux avec celui qui les manie. Ils n'ont d'autre choix que d'être fidèles à la réalité et tout effort de s'écarter de la vérité s'achèvera par un échec.

Pourtant, leurs romans portent encore les traces des temps où être différent signifiait l'isolement en tant qu'individu. Le courage de parler du couple homosexuel (« *N'a-t-on pas le droit de raconter de telles histoires ?* »[3]) n'enlève pas le désir des écrivains de s'écrire pleinement, mais il y a toujours la précaution de ne pas trop dire sur sa personne. Le mot juste qui dise tout et garder à la fois la discrétion n'a pas été trouvé. («*Ce mot-là, je ne le trouverai pas. Nul auparavant ne l'a jamais trouvé.* »[4]) Il y a trop de négations dans les tentatives des couples de se réhabiliter par l'écriture et de pouvoir, finalement, regagner leur identité dans une société où « *tout n'est qu'hypocrisie.* »[5] Le couple de Fernandez a essayé de défier la maladie, la dégradation du corps, la mort et de se construire comme quelque chose d'unique et d'éternel, en se confondant avec l'art. Les couples de Navarre nous apparaissent comme de très bons théoriciens de l'écriture et ils ont désiré leurrer les mots pour réaliser à la fin qu'il n'était pas possible, parce qu' « *un texte ne peut donner qu'une seule version. Il est toujours injuste. Á l'image du couple, il ne peut être qu'inégalité.* »[6]

Tout au long des romans, les messagers du couple chez Yves Navarre ne font autre chose qu'avertir le lecteur sur l'objectivation de l'écriture à la manière rimbaldienne. (« *Je ne suis vraiment jamais moi-même, nulle part.*»[7])

Si les hommes ne sont pas capables de se rendre compte pourquoi leur démarche aboutit toujours à l'impossible, et la mort vient avant d'avoir terminé de se raconter, une femme est nécessaire pour en éclaircir le mystère de l'inachèvement découvert par les couples (« *…je ne peux pas inventer. Je ne peux pas parer, parures. Je ne peux pas travestir. Je suis-je.* ») bien qu'elle soit consciente du fait qu'écrire sur soi-même implique plusieurs dangers. Le *je* mis sur le papier est le début d'un voyage

---

[1] Idem, p. 177.
[2] Navarre, Yves, *Louise*, Paris, Flammarion, 1986, p. 51.
[3] Navarre, Yves, *Le Petit galopin de nos corps*, Paris, éd. Robert Laffont, 1977, p. 32.
[4] Navarre, Yves, *Portrait de Julien devant la fenêtre*, Paris, éd. Robert Laffont, 1979, p. 30.
[5] Navarre, Yves, *Le temps voulu*, Paris, Flammarion, 1979, p. 43.
[6] Idem, p. 253.
[7] Idem, p. 136.

BDD-A5566 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:41 UTC)

dans la réalité quotidienne où l'on espère de se retrouver, mais un voyage sans retour, alors « *[j]e ne connais pas de plus grand texte que celui que l'on tait, en soi,…* ».[1]

Louise nous apparaît comme le porte-parleur des couples, elle est la voix de toutes les voix, en faisant la synthèse du chemin des recherches. Elle est celle qui réunit les romans, ou mieux dire, les *textes* et contredit ceux qui pensent que « *jamais elles [les femmes] ne perceront le secret de notre œuvre à deux.* »[2] Le projet auquel s'engagent le couple Marc/Bernard aussi que les couples Roland/Joseph ou Pierre/Duck est déconstruit par une femme qui fait un couple parfait avec les mots pour montrer l'impossibilité de se cacher derrière eux, parce qu' « *ils ont ce droit absolu de vie et de mort.* »[3]

Marc et Bernard attendent leur mort comme quelque chose de glorieux et de digne, sans s'inquiéter de ne pas arriver à mener à bonne fin le plan. Tout se résume chez eux à avoir une relation où le principe gouvernant est la liberté et à changer la mentalité de l'époque. (« *Nous ne sommes pas des créatures ridicules, à mi-chemin de l'homme et de la femme.* »[4]) L'image du couple chez Yves Navarre est tout à fait différente. Dès le premier texte par lequel ils se dévoilent et jusqu'au dernier, nous voyons la hâte des personnages de *s'écrire*, craignant que le temps interrompe leur projet de garder la mémoire du couple.

Le temps est le plus grand ennemi, n'étant jamais suffisant pour mettre le *moi* sur le papier. Nous pouvons parler d'une obsession du temps qui « *joue terriblement avec nous.* »[5] Le temps presse et il y a toujours la peur de ne pas tout dire, alors les phrases coulent en vitesse l'une après l'autre. (« *Tout dire. Tout de suite. Parer au plus pressé et au plus grave. Formuler. Jeter. Se moquer de sa propre vie, de ses habitudes.* »[6]*)* Mais le temps joue avec les couples. Qu'il leur échappe dans une tentative de s'ancrer dans le temps, ou qu'il soit bien précisé, le final n'est que vide et la réalité reste inachevée. L'écriture alerte caractéristique à l'œuvre de Navarre témoigne du désir de bâtir une œuvre d'art du couple absent et imaginé. Contrairement à la liberté qui définit le couple de Dominique Fernandez, nous nous trouvons maintenant devant un couple incomplet qui *s'attend* et qui va du *il* au *je*, sans jamais arriver au *nous* tant cherché.

Je viens d'essayer de parler de moi comme d'un autre. Or, tout me ramène au récit et à moi-même, présence de ce cahier, corps étranger que j'investis, corps dénudé qui appelle.[7]

D'un côté, Marc et Bernard réjouissent de la liberté et de la présence de l'un et de l'autre. La séparation n'intervient que rarement comme un caprice, donnant « l'illusion d'avoir mis en péril, […] l'équilibre et l'harmonie de leur couple. »[8] De l'autre côté, tant d'efforts d'éviter la réalité et de retrouver son partenaire conduisent les couples de Navarre au seul final possible : entrer en contact avec le corps si désiré de l'amant. Mais l'amant est cette fois-ci le texte, objet des aventures amoureuses.

---

[1] Navarre, Yves, *Louise,* Paris, Flammarion, 1986, p. 100.
[2] Navarre, Yves, *Le Petit galopin de nos corps*, Paris, éd. Robert Laffont, 1977, p. 18.
[3] Navarre, Yves, *op.cit.*, p. 107.
[4] Fernandez, Dominique, *La gloire du paria*, Paris, Grasset, 1987, p.18.
[5] Navarre, Yves, *Le temps voulu*, Paris, Flammarion, 1979, p. 23.
[6] Idem, p. 56.
[7] Navarre, Yves, *Portrait de Julien devant la fenêtre*, Paris, éd. Robert Laffont, 1979, p. 46.
[8] Fernandez, Dominique, *op.cit.*, p. 29.

BDD-A5566 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:41 UTC)

La vision métaphorique du couple, du texte et du corps assure le succès des deux écrivains. L'art, l'écriture, l'amour pour les pages et les mots définissent leurs œuvres qui n'ont pas l'intention de louer l'homosexualité et le sida, même si le genre apparaît déjà comme nouvelle tendance de la littérature des dernières décennies- le *roman du sida* où les mots sauvent.[1]

Acceptons que le génie des auteurs va plus loin, au-delà du drame de la maladie pour se créer une esthétique singulière, animés par le slogan : « *Que l'écriture me soit fidèle* ! »[2] lancé par Xavier, l'une de nombreuses voix des écrivains.

Bibliographie

Brunel, Pierre, *La littérature française aujourd'hui*, Paris, Librairie Vuibert, 1997.
Fernandez, Dominique, *La gloire du paria*, Paris, Grasset, 1987.
Navarre, Yves, *Le Petit galopin de nos corps*, Paris, éd. Robert Laffont, 1977.
Navarre, Yves, *Le temps voulu*, Paris, Flammarion, 1979.
Navarre, Yves, *Portrait de Julien devant la fenêtre*, Paris, éd. Robert Laffont, 1979.
Navarre, Yves, *Biographie I*, Paris, Flammarion, 1981.
Navarre, Yves, *Louise*, Paris, Flammarion, 1986.

[1] Brunel, Pierre, *La littérature française aujourd'hui*, Paris, Librairie Vuibert, 1997, p. 188.
[2] Navarre, Yves, *Portrait de Julien devant la fenêtre*, Paris, éd. Robert Laffont, 1979, p. 215.

BDD-A5566 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:53:41 UTC)